



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

52 | 2016

Chrononymes. Dénommer le siècle

Aux lisières du moi. 1824 à Kerliver par Aline de Quelen

On the edge of the ego. 1824 in Kerliver by Aline de Quelen

Am Rande des Ich. 1824 in Kerliver von Aline de Quelen

Laurent Le Gall



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5003>

DOI : 10.4000/rh19.5003

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016

Pagination : 159-171

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Laurent Le Gall, « Aux lisières du moi. 1824 à Kerliver par Aline de Quelen », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 52 | 2016, mis en ligne le 01 juin 2019, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5003> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5003>

Tous droits réservés

LAURENT LE GALL

*Aux lisières du moi.
1824 à Kerliver par Aline de Quelen*

dimanche 26. Le temps est passable nous avons été a la messe au faou après la messe mon oncle urbain renaud rosine le petit louis et moi sommes allés voir la maison de madame henry monsieur grislel est venu diner ici après le diner nous avons dit les vêpres le soir on a fait un vingt et un

lundi 27. Le tems n'est pas beau le matin comme a l'ordinaire l'après diner travaillé les deux messieurs le gris sont arrivés le soir on a joué au vingt et un

mardi 28. Le tems est la même chose renaud est parti de bon heure monsieur le gris père est aussi parti sur les 11 heure l'après diner le jeune le gris et mon oncle urbain sont partis ce qui fait que nous nous trouvons encore peu le soir travaillé et joué

mercredi 29. Le tems n'est pas très beau le matin travaillé il est venu un marchand nous avons achettés quel que petites choses l'après diner nous avons été promener avec ma tante ensuite travaillé le soir comme a l'ordinaire on a eu une lettre de ma tante du dresnay et une de mon oncle herisson pour souhaiter la bonne année il se porte bien

jeudi 30. Le temps est passable le matin comme a l'ordinaire l'après diner nous avons été nous promener ensuite travaillé le soir joué et travaillé

vendredi 31. Continuation le matin travaillé et tirée de l'eau de vie l'après diner promené ensuite travaillé monsieur guillet et monsieur grislel sont venus souhaiter la bonne année le soir joué et travaillé les domestiques ont souhaité la bonne année a bonne maman

FIN DE L'ANNÉE 1824 »¹.

*

1. Arch. privées Hersart de la Villemarqué de Cornouaille. La transcription d'une partie du journal respecte l'orthographe et la ponctuation de l'original; les mots que nous n'avons pas pu déchiffrer sont représentés par une série de xxx équivalents au nombre de leurs lettres. Je remercie vivement Carole Christen et Judith Lyon-Caen pour leurs contributions à l'amélioration de ce texte.

Cet extrait clôt le texte qu'écrivit une jeune aristocrate en 1824, année de l'accès au pouvoir de Charles X. Peu disert, comme à l'accoutumée, Aline Françoise Jacquette de Quelen, 18 ans, avait d'ailleurs brièvement noté à propos du décès de Louis XVIII : « samedi 18 [septembre]. Le temps est passable quoi qu'un peu couvert [...] le matin nous avons appris la mort du roi qui a rendu le dernier soupir jeudi 16 à quatre heures du matin l'après dîner nous avons été nous beigner ensuite je suis revenue faire nos paquets rosine est arrivée à la nuit tombante elle s'est bien amusée ».

Notations égrenées, observations laconiques consignées au quotidien, fragments rudimentaires d'une existence condensée au jour le jour agencent le récit d'une année dans la vie d'une femme. Nous avons choisi d'en donner à lire la toute fin, car cette fin ouvre précisément sur ce qui ne cesse de hanter, lecture après lecture, celui qui se plonge dans ce journal : la rupture nette, franche, radicale d'une expérience graphique qui s'interrompt à l'orée de 1825. La fin de l'entreprise diariste au bout d'une année fut-elle d'emblée programmée par la scriptrice ? Rien ne permet de l'affirmer ou de le contredire. Le journal d'Aline débute en effet par ces phrases : « vendredi 1 [janvier] : le temps étoit mauvais ce qui a empêché d'aller à la messe nous l'avons lu en commun dans la chapelle étienne est partie le matin pour aller prendre betsy à quimper ». Au 31 décembre 1824, la chronologie subjectivée d'une année dans la France de la Restauration se brise pourtant brusquement, laissant sur sa faim le lecteur devenu au fil des pages ce familier de l'histoire d'une vie que l'on qualifia volontiers d'ordinaire, voire de minuscule.

FAIRE AVEC CE QUE L'ON CROIT SAVOIR DE LA LITTÉRATURE DE L'INTIME

La clôture de l'année 1824 appelle d'emblée quelques remarques. Elle renvoie en premier lieu à l'économie générale d'un projet qui ne fut en rien auctorial. Objet écrit mal identifié, quand bien même des définitions entendent circonscrire le corpus de ces écritures personnelles qui déroutent par leur diversité, l'agenda d'Aline s'interrompt au seuil d'une nouvelle année 1825, sans que nous ne puissions déterminer s'il s'imbriqua ou non dans une production plus importante qui n'aurait pas été conservée.

Nous avons découvert ce cahier il y a plus de dix ans dans un amas de papiers non archivés mis à notre disposition. L'intérêt immédiat qu'il a suscité fut vraisemblablement proportionné à la lassitude qui nous avait envahi alors que nous consultions des sources sérielles dans le but d'élaborer une sociographie électorale². Rien que de très commun dans l'attraction de ce type

2. Laurent Le Gall, *L'électeur en campagnes dans le Finistère. Une Seconde République de Bas-Bretons*, Paris, La Boutique de l'Histoire/Les Indes Savantes, 2009.

de matériau auréolé d'une apparente exceptionnalité gagée et sur sa rareté, et sur sa « capacité » de dévoilement d'un être perçu à travers « [s]es *déchets du Moi* »³; un sentiment que résuma récemment Philippe Lejeune qui, après des décennies d'exploration du territoire de l'intime et des faux-semblants de la « vérité » de l'individu, signala : « Chaque nouveau journal repéré est un monde à déchiffrer, à transcrire, à comprendre »⁴.

Tout journal personnel est, par essence, singulier. Celui d'Aline redouble ici de singularité car le passage à l'acte d'écrire dans un laps de temps limité n'a été en rien explicite. À la différence de nombre de documents apparentés qui s'ouvrent sur des justifications et se terminent en raison d'un décès, d'un changement de situation personnelle ou sur une décision peu ou prou motivée⁵, seul un indice nous conduit à supposer que le point final, matériellement inexistant au demeurant, ne fut pas un point de suspension. Détail anodin peut-être, n'était qu'il conditionne une partie de notre lecture, le bas de la dernière page affiche en majuscules une « fin de l'année 1824 » qui, eu égard à sa position sur une feuille considérée comme terminale, semble signaler que plus rien n'était prévu, et donc, que plus rien ne vint après.

L'on se rendra à cette conclusion : les *Remarques sur tous les jours de l'année 1824*, selon le titre indiqué sur la couverture du cahier, forment un recueil autonome. Morphologiquement, les 364 entrées du carnet (de format 12,5x16,5 centimètres), vraisemblablement fabriqué par la scriptrice⁶, se répartissent en 89 pages non foliotées. La graphie est limpide et régulière. Courtes, les phrases libellées en français (pas un mot en breton) courent le long de lignes tracées sur l'ensemble des feuillets ; elle s'organisent, ce faisant, selon une distribution graphique ordonnée⁷ qui propose, pour chaque date inscrite dans la marge, quelques lignes destinées à l'inventaire journalier de l'emploi du temps – ce sous-bassement essentiel de tout journal intime⁸. Une orthographe approximative, une ponctuation quasiment inexistante, quelques repentirs, aucune abréviation, de rares biffures ne sauraient toutefois occulter la compétence scripturale d'une demoiselle dont l'appartenance à une classe élitaires au sein d'une société basse-bretonne peu alphabétisée se traduisait toujours, en dépit de la féminisation progressive

3. Éric Marty, *L'écriture du jour. Le Journal d'André Gide*, Paris, Le Seuil, 1985, p. 192.

4. Philippe Lejeune, « Bombelles et Bombon », in Marc Hersant, Jean-Louis Jeannelle et Damien Zanone [dir.], *Le Sens du passé. Pour une nouvelle approche des Mémoires*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 55-76, p. 57.

5. Sur les fins des journaux, cf. Philippe Lejeune, *Autogenèses. Les Brouillons de soi*, 2, Paris, Le Seuil, 2013, p. 355-360 en particulier.

6. Manque l'occurrence du 13 janvier ; datées, celles des 24 et 25 décembre sont coalescentes et non individualisées.

7. Cf. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, Folio essais, Paris, Gallimard, 1990 (1^{re} édition 1980), 2 tomes, tome I : *Arts de faire*, p. 199-200.

8. Cf. Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, Folio essais, Paris, Gallimard, 1986 (1^{re} édition 1959), p. 252.

des logiques de l'écriture⁹, par cet élément de distinction¹⁰. 2 005 lignes manuscrites en l'espace d'un an, soit en moyenne 167 lignes par mois, 5,5 lignes par jour, sans écart notable (22 entrées supérieures à 10 lignes), ne constituèrent en effet qu'un rameau solitaire d'une « culture graphique »¹¹ aux supports composites à laquelle son milieu l'avait peut-être prédisposée.

Mise en abyme des « jeux d'écriture », la correspondance occupe une place prépondérante dans le journal. Ici encore, rien que de très commun à l'aune du lent mouvement de « conversion à l'intime » qui gagna, à partir du XVIII^e siècle, ces deux formes d'écriture souvent complémentaires sinon gigognes¹². Dans un Finistère par ailleurs peu intégré à la France de la grande circulation des missives saisie par l'enquête postale de 1847¹³, lettres reçues, adressées ou en attente jalonnèrent l'existence d'Aline. De même qu'elle échangea très fréquemment avec les membres de sa parentèle dans ce va-et-vient relationnel qui visait au maintien du microcosme familial¹⁴, et qui contribua possiblement à « une prise de conscience [...] de la solitude du moi »¹⁵, de même apparaît-elle fréquemment aux côtés de son père dans des activités d'écriture liées aux affaires de ce dernier : « lundi 26 [janvier]. Le temps est beau aujourd'hui Betsy et moi sommes occupées à copier des lettres pour papa maman a reçu des nouvelles d'antoinette louis est arrivé le soir à kergof ma tante aline a écrit à éléonore elle lui a envoyé des oreilles d'ours ». Articulée, dans le lieu clos du manoir de Kerliver, au recours fréquent à la lecture, cette centralité de l'écriture, en une période où la « pratique ritualisée »¹⁶ de la correspondance supposa pourtant des ajustements à une pluralisation des moyens graphiques d'expression, conduit à examiner autrement l'existence de ce journal. Que la narratrice notât, à la date du 28 avril, « il n'y a pas eu de lettre »¹⁷, en dit en effet assez long sur une pratique coutumière d'un écrit qui ne se réduisit donc pas à la seule tenue

9. Cf. Daniel Fabre, « Introduction. Seize terrains d'écriture », in Daniel Fabre [dir.], *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 1-56, p. 17 ; Isabelle Lacoue-Labarthe et Sylvie Mouysset, « De " l'ombre légère " à la " machine à écrire familiale " : l'écriture quotidienne des femmes », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 35, 2012, p. 7-20.

10. Cf. Isabelle Luciani, « De l'espace domestique au récit de soi ? Écrits féminins du for privé (Provence, XVI^e-XVIII^e siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 35, 2012, p. 21-44, p. 27-31.

11. Roger Chartier, « Culture écrite et littérature à l'âge moderne », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 56^e année, n° 4, 2001, p. 783-802, p. 785.

12. Sur cette concaténation, cf. Françoise Simonet-Tenant, *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2009, la première partie en particulier.

13. Cf. Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Pouban, « L'enquête postale de 1847 », in Roger Chartier [dir.], *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 21-119, p. 43.

14. Cf. pour une autre période la belle analyse de Caroline Chotard-Lioret, « Correspondre en 1900, le plus public des actes privés ou la manière de gérer un réseau de parenté », *Ethnologie française*, tome 15, n° 1, 1985, p. 63-72.

15. Roger Chartier et Jean Hébrard, « Entre public et privé : la correspondance, une écriture ordinaire », in Roger Chartier [dir.], *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, op. cit., p. 451-458, p. 452.

16. Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Pouban, *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 99.

17. Cette absence est aussi signalée le 17 mai.

d'un mémorandum. Quand bien même l'abondance épistolaire ne semble pas avoir métrisé le texte du journal – nulle trace d'intertextualité, aucun effet de citation –, et alors même qu'il nous est impossible de discerner de possibles influences livresques, l'on constatera que le journal s'inscrit dans un espace scriptural à ce point maillé d'écrits qu'il exista aussi en fonction de ce que sa productrice écrivit ailleurs. Reste que si la plupart des dames de la noblesse contribuèrent à la féminisation de la correspondance au tournant du siècle¹⁸ et à l'élargissement du périmètre de l'écriture féminine¹⁹, peu nombreuses furent celles qui, à l'instar d'Aline, investirent leur savoir-faire d'épistolaires dans la pratique diariste.

C'est donc paradoxalement en tentant de désingulariser son « ouvrage », dans ses aspects les plus matériels et les plus formels, que l'on envisagera de le comprendre dans ses aspects les plus particuliers. Le statut de ce type d'écrit s'inscrit en effet dans la tension sous-jacente entre les catégories du moi et de l'Autre que mobilisent à l'envi historiens et critiques pour rendre compte de la genèse des « baromètres de l'âme »²⁰; il renvoie plus explicitement aux interactions entre l'individu et la société et aux processus qui régissent leur étroite intrication. Il va sans dire que cette réflexion procède de la lecture des spécialistes de ces écritures de l'intime²¹ dont les raffinements définitionnels contribuent à complexifier toujours un peu plus la réalité, au risque de la brouiller. Il n'est pas lieu de revenir ici sur le bouleversement introduit par les « archives personnelles »²² qui, dans le monde des historiens en particulier, a œuvré à la reconnaissance de ces documents commués en autant de (nouvelles) sources²³. Avant de rassembler, à ce stade, quelques idées, l'on voudra juste se souvenir de la critique de Georges Gusdorf qui, dans sa charge contre un « pacte autobiographique » promis à un bel avenir²⁴, pointa les équivoques d'un nouveau syntagme visant à circonscrire une « littérature du moi [qui] n'a[vait] pas attendu pour s'affirmer les décrets des censeurs »²⁵.

18. Cf. Marie-Claire Hoock-Demarle, « Correspondances féminines au XIX^e siècle. De l'écrit ordinaire au réseau », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 35, 2012, p. 67-88, p. 72.

19. Cf. Sylvie Mouysset, *Papiers de famille. Introduction à l'étude des livres de raison (France, XV^e-XIX^e siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 120-127.

20. Pierre Pachet, *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Pluriel, Paris, Hachette, 2001 (1^{re} édition 1990).

21. Cf. la synthèse de Pierre-Jean Dufief, *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914. Autobiographies, Mémoires, journaux intimes et correspondances*, Paris, Bréal, 2014.

22. Philippe Artières et Dominique Kalifa, « L'historien et les archives personnelles : Pas à pas », *Sociétés & Représentations*, n° 13, 2002, p. 7-15.

23. Pour une vue d'ensemble, cf. Philippe Artières et Jean-François Laé, *Archives personnelles. Histoire, anthropologie et sociologie*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 143-150. Sur les risques afférents à la propension qu'ont les historiens à transformer des matériaux en sources, cf. « Je ne suis pas une source. Entretien avec Philippe Lejeune », *Sociétés & Représentations*, n° 13, 2002, p. 87-99, p. 90; Philippe Lejeune se fait d'ailleurs plus explicite dans son avant-propos au *Journal, 1788-1793* de Lucile Desmoulins, Paris, Éditions des Cendres, 1995, p. 9-31, p. 12-13.

24. Ouvrage de Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Points essais, Paris, Le Seuil, 1996 (1^{re} édition 1975), à l'origine de son œuvre.

25. Georges Gusdorf, *Les écritures du moi. Lignes de vie 1*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 66. Sur ses prises de position vis-à-vis de certains de ses contemporains (Philippe Lejeune, Michel Foucault ou Roland Barthes), on se reportera aux pages 53-55 et 85.

Toute étude d'un écrit personnalisé est aujourd'hui guidée sinon conditionnée par l'inflation d'un lexique dont ni la production ni les usages ne sauraient être neutres. Du journal intime au « journal personnel »²⁶, des écrits du for privé aux ego-documents²⁷, des « écritures ordinaires »²⁸ à l'« archive sans qualités »²⁹, un lexique adapté à l'examen du « continent du sujet » détermine souvent moins un positionnement méthodologique qu'il n'ordonne une lecture de ses matériaux selon des points de vue variés³⁰. En dépit de certains chemins empruntés pour se prévenir contre l'idée d'une irréductibilité de ces « moi de papier », la diversité des approches ne saurait pourtant occulter ce qui les anime quelquefois explicitement – y chercher une ressource pour une contre-histoire de la société – ou tendanciellement : y percevoir la version toujours plus élaborée d'un « extraordinaire de l'ordinaire », reflet de ce que la modernité a érigé en une monade et, par voie de conséquence, en un objet d'étude – l'individu-sujet.

En un sens, l'intérêt pour les écritures d'un « intime » qui s'est imposé comme une catégorie d'analyse pertinente pour documenter les processus d'individuation/individualisation³¹ à l'œuvre dans la société européenne des années 1780-1840 peut être perçu dans nombre de travaux comme une rémanence de ce que l'époque du romantisme semble avoir dit d'elle-même : la particularisation, l'affirmation voire la maximalisation d'un Je en majesté³². S'aventurer dans les mécanismes de ces « archives personnelles » ne reviendrait dès lors qu'à ratifier ce que ses acteurs les plus connus – parce que fréquemment publiés – n'auraient cessé de signifier pour la postérité : leur existence de personnes conscientes de leur individualité, prisme en fonction duquel tout texte se devrait dès lors d'être soumis à cette – à leur – grille de lecture. Surplombante, unifiante et efficace puisqu'elle agit comme un repère

26. Sur la notion de « journal personnel », cf. l'introduction d'un ouvrage projeté par Philippe Lejeune, *Aux origines du journal personnel (France, 1750-1815)*, <http://www.autopacte.org/00%20Introduction.pdf> (consulté le 2 novembre 2015).

27. Cf. Jean-Pierre Bardet, Élisabeth Arnoul et François-Joseph Ruggiu [dir.], *Les écrits du for privé en Europe du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, analyses, publications*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2010.

28. Daniel Fabre [dir.], *Écritures ordinaires*, Paris, P.O.L., 1993.

29. Philippe Artières et Jean-François Laé, *Lettres perdues. Écriture, amour et solitude (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Hachette, 2003, p. 7.

30. Cf. la contribution de Delphine Denis, « Documents, textes, discours? », in Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu [dir.], *Au plus près du secret des cœurs? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p. 63-71 ; Philippe Artières et Jean-François Laé, *Archives personnelles. Histoire, anthropologie et sociologie, op. cit.* ; Philippe Artières et Jean-François Laé, « L'enquête, l'écriture et l'arrière-cuisine. Chronique d'une enquête sur une correspondance », *Genèses*, n° 57, 2004, p. 89-109 ; Daniel Fabre, « Vivre, écrire, archiver », *Sociétés & Représentations*, n° 13, 2002 ; Michel Braud, *La forme des jours. Pour une poétique du journal personnel*, Paris, Le Seuil, 2006.

31. Cf. Christian Le Bart, *L'individualisation*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2008, p. 96-112.

32. C'est la thèse de Béatrice Didier : « Le journal naît de l'individualisme romantique ; il repose tout entier sur la croyance dans l'individu, dans le moi », *Le journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976, p. 62 ; le moi comme capital primordial est aussi au cœur de l'analyse de Michel Braud, *La forme des jours. Pour une poétique du journal personnel, op. cit.*, p. 49-73 en particulier.

et une norme, cette interprétation de l'avènement d'un individu moderne au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles incite cependant à regarder les écrits du for privé pour ce qu'ils ne sont peut-être pas : la seule déclinaison d'un processus d'atomisation du social et de singularisation de l'individu dont chaque scripteur serait, quelle que soit sa position, le reflet et le vecteur³³.

L'on sera donc plus sensible à deux propositions ; celle de Daniel Fabre en premier lieu : « De la pluralité buissonnante des histoires personnelles archivées émergent donc des configurations qui les réunissent et aussi un répertoire restreint d'identités collectives »³⁴ ; celle d'Anne Verjus et de Denise Davidson ensuite : « La lettre n'est pas un journal intime – si tant est qu'on puisse jamais se défaire des rôles sociaux, y compris dans notre relation à nous-même »³⁵. Et l'on conviendra avec Philippe Lejeune que « contrairement à un préjugé qu'encourage la rhétorique de la sincérité, si le journal éclaire un peu la vie de l'auteur, il a surtout besoin d'être éclairé par elle »³⁶, quand bien même le journal « est d'abord un texte, qui a son organisation, son autonomie, ses règles de fonctionnement, son rythme »³⁷. Appliqués au journal d'Aline, qui s'impose au premier coup d'œil comme une manifestation de l'hypertrophie du moi romantique, ces rappels tombent à point nommé. Car après tout, en quoi son texte consiste-t-il exactement ?

LECTURES : PRENDRE AU PIED DE LA LETTRE ?

Le journal personnel d'Aline ressemble à cette production diaristique qui n'a cessé de s'épanouir avec le siècle³⁸. Journal personnel : le qualificatif lui convient parfaitement si l'on se réfère aux composants qui le définissent³⁹. S'incarnant dans une « série de traces datées »⁴⁰, ce plus petit commun dénominateur⁴¹ qui relie Maine de Biran (1766-1824) et le « diariste minute »⁴²

33. À la manière de ces biographies modales dont Giovanni Levi a montré les limites dans son article, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, 44^e année, n° 6, 1989, p. 1 325-1 336, p. 1 330.

34. Daniel Fabre, « Vivre, écrire, archiver », *loc. cit.*, p. 23.

35. Anne Verjus et Denise Davidson, *Le roman conjugal. Chroniques de la vie familiale à l'époque de la Révolution et de l'Empire*, Seyssel, Champ Vallon, 2011, p. 301.

36. Philippe Lejeune, *Autogenèses. Les Brouillons de soi, 2, op. cit.*, p. 340.

37. Philippe Lejeune, « Avant-propos », in Lucile Desmoulin, *Journal, 1788-1793, op. cit.*, p. 12.

38. Cf. le découpage chronologique que proposa Alain Girard dans *Le journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963. Concernant la première époque (1800-1860), il nota : « La première génération d'intimistes n'a pas de modèle, et invente pour ainsi dire ce moyen d'expression entre 1800 et 1820 », p. 58. Soumis aujourd'hui à discussion, cette assertion a valeur, pour ce qui nous concerne, d'indicateur d'un moment diaristique.

39. Pour une vue d'ensemble, on se référera à Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Textuel, 2006.

40. *Idem*, p. 22.

41. Sur la fonction de la datation des pensées, cf. Pierre Pachet, *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime, op. cit.*, p. 73-75 en particulier.

42. Philippe Lejeune, « Philippe de Noircarmes, diariste minute (1775-1777) », in Sylvie Mouysset, Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggju [dir.], « Car c'est moy que je peins ». *Écritures de soi, individu et liens sociaux (Europe, XV^e-XX^e siècle)*, CNRS – Université de Toulouse-Le Mirail, 2010, p. 85-99.

que fut Philippe de Noircarmes (1747-1821), il témoigne en effet d'une certaine « mise en comptabilité de l'existence »⁴³. Fragmentaire et répétitif au point qu'il « pourrait n'être que cela : [...] le moyen pour un homme d'écrire le temps »⁴⁴, né au sein d'une classe sociale confrontée aux bouleversements d'un monde sur lequel elle avait assis sa prééminence et qui semblait dorénavant lui échapper, il matérialisa vraisemblablement par ailleurs un refuge. « Moyen de structurer le temps qui passe, là où il ne se passe pas grand-chose »⁴⁵, manière d'« habiter l'insignifiance »⁴⁶ – « rien de particulier » nota Aline, pour la première fois, le 19 janvier –, il ressortit peut-être enfin à un instrument de perfection morale⁴⁷, prolongement d'un univers catholique qui imprégna concrètement les pages du cahier (mentions très fréquentes de la messe, de la confession, de la visite du curé).

N'était sa précocité dans le siècle⁴⁸, le journal d'Aline ne paraît donc pas déparer dans le corpus des productions du « moi des demoiselles ». Quelques précisions sur la scriptrice, fille de Jacques Louis Joseph, comte de Quelen de Kerohant (1773-1844), s'imposent ici. Né à Morlaix, élevé à Paris, promu page de la petite écurie de Louis XVI (1787), nommé sous-lieutenant de cavalerie (1790), contraint d'émigrer à Jersey qu'il abandonna en 1803 pour le château familial de Kerliver (Hanvec)⁴⁹, le grand propriétaire appartenait à cette noblesse bretonne que Jean Meyer a décrite, pour le XVIII^e siècle, à la fois comme foncièrement isolée⁵⁰ et divisée entre une minorité curialisée et une plèbe populeuse. Aline évolua donc au sein de l'univers des grands notables de l'Ouest de la France dont André-Jean Tudesq a fixé les traits : un milieu légitimiste « plus social que doctrinal, plus affectif que politique »⁵¹, catholique pratiquant, fidèle aux Bourbon et peu enclin à solder les comptes de la Révolution en des termes arrogants et revanchards, ainsi que certains indices l'attestent – maire de sa commune de 1814 à 1830 (avec un intermède au cours des Cent-Jours), qualifié, en 1820, d'homme aux « opinions modérées »⁵², le comte de Quelen ne saisit qu'exceptionnellement la justice

43. Françoise Simonet-Tenant, *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*, op. cit., p. 135.

44. Béatrice Didier, *Le journal intime*, op. cit., p. 172.

45. Jean-Pierre Albert, « Écritures domestiques », in Daniel Fabre [dir.], *Écritures ordinaires*, op. cit., p. 37-94, p. 75.

46. Éric Marty, *L'écriture du jour. Le Journal d'André Gide*, op. cit., p. 13.

47. Cf. Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Le Seuil, 1993, p. 20-23.

48. Philippe Lejeune souligne « L'absence de tout exemple de journaux tenus par des jeunes filles avant la fin de la monarchie de Juillet », *idem*, p. 17.

49. Références biographiques puisées dans l'ouvrage d'Henri Frottier de la Messelière, *Filiations bretonnes, 1650-1922*, Mayenne, Imprimerie de la Manutention, 1986 (1^{re} édition 1922), 6 tomes, tome 4, p. 522-523.

50. Jean Meyer, *La noblesse bretonne au XVIII^e siècle*, Paris, SEVPEN, 1966, 2 tomes, tome 2, p. 1 118 ; il nota : « Être page du Roi est au XVIII^e siècle une rareté, il y en a environ 250, de 1715 à la Révolution », p. 1 124.

51. André-Jean Tudesq, *Les grands notables en France (1840-1849). Étude historique d'une psychologie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 2 tomes, tome I, p. 143.

52. Arch. dép. Finistère, 3 M 19.

de paix pour faire valoir ses droits⁵³ contre certains membres d'une collectivité rurale dont il était le porte-parole. Un milieu fortuné aussi : évalué à 1 146,68 francs, le montant des contributions directes inscrit sur la liste des éligibles de 1822⁵⁴ documente le gros propriétaire foncier qu'il était resté (plus de 153 hectares à Hanvec en 1827⁵⁵) et son appartenance à la classe dirigeante⁵⁶. Un milieu de l'entre-soi notabiliaire, enfin, émaillé, dans le creuset d'une demeure de distinction, de repas pris avec des invités, de visites avunculaires, de fréquentations endogames et de connivences départementales au moment des élections. Domaine des hommes s'il en était, la faible part accordée à la vie politique fut toutefois inversement proportionnelle à la description de cette sociabilité élitaires qui forma l'un des cadres de son existence. L'écume des jours, ce lieu commun des journaux intimes, demeura cette constante à tel point qu'à l'exception de la mort du roi, les « affaires » nationales furent tout bonnement ignorées.

Le journal de Kerliver apparaît ainsi comme une émanation d'un « ordinaire notabiliaire » qui se serait construit au fil de ses entrées. Vue sous cet angle, l'année 1824 telle qu'elle fut décrite depuis le manoir ressemble à la déclinaison régionalisée d'une « vie quotidienne » de la noblesse en Bretagne dont on subodore, à défaut d'une étude synthétique sur ce groupe dans la péninsule armoricaine après la Révolution, qu'elle ne se différenciait que marginalement de celle de ses consœurs provinciales⁵⁷. Pour étonnantes qu'elles puissent paraître, certaines notations, illustrations d'une vie agreste localisée dans un environnement particulier (20 janvier : « on a percé la barrique de cidre » ; 30 juin : « nous avons mangé des crêpes et du lait chez Marie Jeanne » ; 2 juillet : « j'ai été cueillir des fraises »), participant à l'inventaire des pratiques sociales d'une élite d'ancienne extraction. L'ordinaire d'Aline s'ajustant à un écosystème qui obéissait à des règles et avait secrété des usages, il ne nous paraît pas utile de rendre compte de cette vie de château, suffisamment renseignée par ailleurs, entre affirmation de la division sexuelle des tâches⁵⁸ (la buée⁵⁹ et les travaux d'aiguille), dilection pour une promenade en vogue dans les milieux citadins⁶⁰ (la récurrence de la formule « nous avons été nous promener » renseigne sur

53. Trois affaires seulement furent portées devant le juge de paix de Daoulas par Jacques de Quelen entre 1830 et 1844 (Arch. dép. Finistère, 31 U 3/40, deux actes du 27 mars 1833 ; 31 U 3/43, acte du 13 octobre 1836).

54. Arch. dép. Finistère, 3 M 15.

55. Arch. dép. Finistère, 3 P 81/4.

56. André-Jean Tudesq, *Les grands notables en France (1840-1849). Étude historique d'une psychologie sociale, op. cit.*, p. 88. Page 96, l'auteur nota que 134 des 1 831 électeurs de 1840 dans le Finistère étaient imposés à plus de 1 000,00 francs.

57. Cf. le travail de très grande ampleur de Claude-Isabelle Brelot, *La noblesse réinventée. Nobles de Franche-Comté de 1814 à 1870*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1992, 2 tomes ; dans le tome 2, quelques pages consacrées à la « littérature intime et familiale », p. 687-690.

58. Cf. Rebecca Rogers, *Les Bourgeoises au pensionnat. L'éducation féminine au XIX^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 35-36.

59. Évoquée par exemple les 18 mars, 14 mai et 4 août.

60. Cf. l'article synthétique de Robert Beck, « La promenade urbaine au XIX^e siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome 116, n° 2, 2009, p. 165-190.

son inclusion dans un paysage sensible parce que familier⁶¹) et loisirs vespéraux tournés vers les jeux (de cartes en particulier). L'on signalera toutefois que l'expression « comme à l'ordinaire » lui servit peu à peu à qualifier certaines de ses journées. Outre qu'elle souligne une dynamique interne à l'écriture du cahier et, à certains égards, une propension à une forme de réflexivité, cette tournure qui jaillit, pour la première fois, le 22 juillet, avant d'être réemployée à 47 reprises⁶², permet de restituer ce qui le fut moins à ses yeux. Trois entrées retiennent l'attention. La première (6 juin) relate une visite en bateau au maire de Landévennec qui se solda par un « nous nous sommes bien amusée » ; la deuxième (21 juin), la noce d'une de ses tantes, Betsy, mariée civilement à la mairie d'Hanvec par « papa » qui prononça « un discours très touchant » à tel point que l'« on ne pouvait s'empêcher de pleurer » ; la dernière, la plus longue (25 lignes), la découverte ébahie d'une ménagerie installée provisoirement au Faou qui lui fit écrire à propos du « superbe éléphant qui [éta]it très doux et très intelligent » : « nous l'avons vu faire tous ses tour ce qui nous a bien divertis ». Rapporté au statut social d'Aline de Quelen, cet ordinaire moins ordinaire⁶³ paraît hésiter entre le collectif et le singulier. C'est ici qu'il nous faut revenir sur la place du moi dans ce journal.

Conçu comme une conquête de l'individu-sujet, le journal intime a pu être défini « comme un télescope qui servirait à sonder le moi »⁶⁴. Or, cette grille de lecture *égo*-centriste bute, dans le cas qui nous occupe, sur ce qui fait en définitive son étrangeté : un canevas formellement adapté à certains « épanchements » personnels qui accueillit une écriture « blanche », clinique, descriptive, sans afféteries, économe de ces effets qui conditionnent en partie la mise en scène de l'individualité ; un cadre pour le moi qui en aurait été presque vidé. C'est en effet un « moi en retrait », si tant est qu'il ait existé, qui sourd de ces feuillets⁶⁵. De ce qui fit qu'un 1^{er} janvier 1824, la deuxième fille du comte, la troisième de ses quatre enfants, entamât la première page d'un cahier, nous ne savons rien. Comme nous ignorons le ou les lieux (privés ?⁶⁶)

61. Cf. Alain Corbin, *L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001, p. 122-123 ; Peter Borsay, « Walks and Promenades in London and Provincial England in the Long Eighteenth Century », in Christophe Loir et Laurent Turcot [dir.], *La promenade au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles (Belgique – France – Angleterre)*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2011, p. 79-95.

62. Alors même que l'expression fit florès au cours des trois derniers mois de l'année, force est de constater qu'elle écrivit davantage en octobre (162 lignes), novembre (161) et décembre (163) que lors des trois premiers mois (janvier : 133 ; février : 153 ; mars : 132).

63. « Comment la femme ou l'homme ordinaire pense sa vie quotidienne ? », se demande Éric Chauvier, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, Toulouse, Anacharsis, 2011, p. 123.

64. Françoise Simonet-Tenant, *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*, op. cit., p. 31.

65. Il ne s'agit bien évidemment pas de suggérer que tout individu ne pourrait pas avoir conscience de son individualité mais de rendre compte des apories de la singularisation au sein d'une société qui se pensa de plus en plus par le « moi » ; sur cette question, cf. Marcel Mauss, « Une catégorie de l'esprit humain. La notion de personne, celle de "moi" », in *Sociologie et anthropologie*, Quadrige, Paris, Presses Universitaires de France, 2013 (1^{re} édition 1950), p. 331-362.

66. En un siècle où « les lieux de la *privacy* » se spécialisèrent ; cf. Philippe Grandcoing, *Les demeures de la distinction. Châteaux et châtelains au XIX^e siècle en Haute-Vienne*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges 2000, p. 241-246.

où elle écrivait et ses moments privilégiés. L'on relèvera tout juste deux occurrences⁶⁷ qui suggèrent qu'elle rédigeait à l'extrême fin de la journée ou en tout début de matinée. Et l'on supposera par la même occasion que cette écriture non introspective de la presque immédiateté, qui répugna à l'anamnèse, lui enjoignit de ne pas se séparer de son carnet pendant le court séjour qu'elle effectua à Brest, loin de Kerliver, du 24 au 29 mai.

Kerliver, justement. Haut lieu du journal, le manoir matérialisa cet ombilic⁶⁸ à partir duquel le monde d'Aline s'organisa géographiquement – la petite ville du Faou, à proximité, aimanta nombre de ses déplacements – et socialement : il ne cessa d'être cet épicerie d'une communauté à géométrie variable qu'enrichissaient les séjours plus ou moins longs de certains membres de la parentèle et des amis réguliers⁶⁹. Symbole d'une petite collectivité enracinée qui y fabriqua sa propre topographie relationnelle, Kerliver fut donc bien davantage qu'un lieu d'ancrage, l'incarnation d'une première personne au pluriel dominée par un père multipliant les déplacements pour vaquer à ses affaires. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que ce Nous qui prima le Je se réverbéra au fil des pages (les « nous » et « on » égrenés couramment éloignèrent les surgissements d'un « je » minoré). Éminemment prescripteur, ce Nous appelle plusieurs remarques. Il suggère, premièrement, que la vie d'Aline fut d'abord une vie accompagnée. Tantes et sœurs (elle en avait deux), grand-mère, amies peuplèrent un quotidien « collectivisé » qui s'épanouit au surplus en dehors de la seule « forteresse familiale »⁷⁰. Obéissant aux codes implicites qui supposaient une implication de la noblesse dans la vie communal-paroissiale, la participation aux pardons et à certaines cérémonies villageoises relevait indéniablement d'un ordinaire social. Apex de son année 1824, la noce de Betsy lui offrit ainsi de rappeler certaines contiguïtés : « nous avons été danser une ou deux gavottes avec les paysants ». C'est donc à travers sa perception holistique du monde tel qu'elle se le représenta qu'il convient de lire préférentiellement ses sentiments quand ils affleurèrent – « c'est un bien bel homme », confia-t-elle, exceptionnellement, le 25 avril après avoir rencontré le fils Rodelec. Capable d'exprimer des sensations de bien-être, sensible au *tempo* du calendrier agro-liturgique qu'elle mentionna abondamment, elle ne fit pourtant jamais référence aux dates anniversaires, ni des siennes ni de celles de ses proches. Alors même qu'elle venait d'avoir 19 ans, elle nota le 10 décembre : « Le tems est passable mon oncle est allé à xxxxx l'après diner éléonore est allée voir la petite duval qui est toujours bien mal le soir mon oncle est arrivé très fatigué on a fait une partie ensuite il est allé se coucher sans souper ». Enfin, concernant le lien étroit qui l'unit à son père,

67. 16 janvier et 3 février.

68. Cf. David Higgs, *Nobles, titrés, aristocrates en France après la Révolution, 1800-1870*, Paris, Liana Levi, 1990 (1^{re} édition 1987), p. 87.

69. Claude-Isabelle Brelot, *La noblesse réinventée. Nobles de Franche-Comté de 1814 à 1870*, op. cit., tome 2, p. 779-781.

70. Éric Mension-Rigau, *Aristocrates et grands bourgeois. Éducation, traditions, valeurs*, Paris, Perrin, 1997, p. 20 ; cf. aussi Michel Figeac, *Destins de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, Bordeaux, Fédération Historique du Sud-Ouest, 1996, 2 tomes, tome 2, p. 700-706.

l'on voudra bien le considérer sous l'angle de l'affection mais aussi sous celui de l'intériorisation du rôle prépondérant accordé au chef de famille dans une France gagnée au familialisme⁷¹.

En second lieu, ce Nous mérite d'être confronté au « moi météorologique », expression d'une adéquation entre intérêts climatiques et singularisation de l'individu dont Anouchka Vasak a systématisé l'existence⁷². Le journal d'Aline semble évidemment en fournir un cas d'école. L'omniprésence de la mention du temps qu'il fit (363 entrées), de même que ses efforts pour qualifier épisodiquement les météores, surtout la pluie⁷³, témoignent de cette météo-sensibilité qui manifesta, à bien des égards, un changement d'époque⁷⁴. Évocations d'un « fort brouillard » (20 mars) ou d'un « temps [...] a jiboulée » (14 octobre), commentaire sur la « nuit affreuse » du 19 février où elle « eu[t] beaucoup de peine à dormir » particularisèrent son calendrier. Reste que sa subjectivation météorologique ne correspondit peut-être pas aussi étroitement au « sentiment de cette correspondance du moi et du monde dans sa variabilité »⁷⁵. Au cœur des « quatre années plantureuses »⁷⁶, les aléas climatiques commandèrent d'abord, sous la plume de la jeune femme, un quotidien peuplé de gens malades et l'organisation des journées des membres de la maisonnée. Quant à la possibilité d'établir un lien entre le temps qu'elle décrivit et ses propres affects, les indices sont trop ténus pour que nous puissions associer à cette « météographe »⁷⁷ un « moi météorologique » qui aurait conditionné et/ou que révélerait la naissance d'un moi tout court.

*

« Cher cahier »⁷⁸... L'on voudra bien supposer qu'Aline de Quelen ne prononça jamais ces mots emblématiques parce que son acte graphique ne releva

71. Cf. Lynn Hunt, *Le roman familial de la Révolution française*, Paris, Albin Michel, 1995 (1^{re} édition 1992), p. 189 et p. 209 ; Anne Verjus, *Le bon mari. Une histoire politique des hommes et des femmes à l'époque révolutionnaire*, Paris, Fayard, 2010, en particulier l'introduction qui pose avec précision et clarté les termes du débat.

72. Titre du sixième chapitre de l'ouvrage d'Anouchka Vasak, *Météorologies. Discours sur le ciel et le climat, des Lumières au romantisme*, Paris, Champion, 2007, p. 331 ; pour une définition ramassée du « moi météorologique », se reporter aux pages 401-402 ; les spécialistes du journal intime abordent fréquemment cette question : Alain Girard, *Le journal intime, op. cit.*, p. 518 ; Pierre Pachet, *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime, op. cit.*, p. 63 et p. 80.

73. Cf. Alain Corbin, « Sous la pluie », in Alain Corbin [dir.], *La pluie, le soleil et le vent. Une histoire de la sensibilité au temps qu'il fait*, Paris, Aubier, 2013, p. 9-36, p. 15-16.

74. Cf. Alain Corbin, *Le ciel et la mer*, Paris, Bayard, 2005, p. 30-33 en particulier.

75. Anouchka Vasak, *Météorologies. Discours sur le ciel et le climat, des Lumières au romantisme, op. cit.*, p. 381.

76. Pour reprendre l'expression d'Emmanuel Le Roy Ladurie à propos des années 1823-1826, *Histoire humaine et comparée du climat*, Paris, Fayard, 2005-2009, 3 tomes, tome 2 : *Disettes et révolutions (1740-1860)*, 2006, p. 316.

77. Martin de la Soudière, « La météo ou le souci du lendemain : curiosité, obsession, passion ? », in Christian Bromberger [dir.], *Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*, Paris, Bayard, 1998, p. 219-235, p. 223 ; cf. du même auteur, *Au bonheur des saisons. Voyage au pays de la météo*, Paris, Grasset, 1999, p. 104.

78. Philippe Lejeune, « Cher cahier... ». *Témoignages sur le journal personnel*, Paris, Gallimard, 1990.

pas, à ses yeux, de cette catégorie d'écriture. Mais, après tout, que savons-nous des modèles auxquels elle put se référer ou de l'ambition qu'elle nourrit en écrivant au jour le jour son année 1824? Rien.

Que son journal personnel appartînt au registre de l'intime, cela ne semble faire aucun doute si l'on en juge d'après l'une de ses propriétés essentielles selon Daniel Madelénat : « La quotidienneté constitue le milieu et le matériau de l'intimité »⁷⁹. Il n'entre pourtant que très modérément dans des définitions qui entendent le circonscrire dans les études littéraires : « Posons donc l'intime comme un phénomène relevant d'une mise en scène de soi, elle-même inscrite dans un dispositif de communication », ont souligné Brigitte et José-Luis Diaz avant d'ajouter : « La topique de la profondeur hante l'imaginaire de l'intime et fait de l'épistolier ou du diariste un mineur qui travaille inlassablement à exhumer ce qu'il appelle son âme »⁸⁰. Pris pour un prisme, l'intime ne mènerait-il pas, dans le cas du journal d'Aline, à une impasse, sauf à suggérer qu'il permet de rendre compte de certaines contradictions inhérentes à un romantisme dont Michael Löwy et Robert Sayre ont montré combien son exacerbation de l'individualisme ne fut que la part la plus tonitruante d'une entreprise autrement plus nostalgique et profondément conservatoire⁸¹.

Romantique, Aline de Quelen? Oui, si l'on accepte de penser que, par-delà cette catégorie globalisante, elle le fut sans le savoir ou sans le revendiquer. De ce romantisme à propos duquel Georges Gusdorf rappela : « La notion confuse d'une Europe romantique rend, en tant que désignation conventionnelle, des services certains. Mais il ne faudrait pas imaginer que tous les Européens, en un moment donné, saisis d'une même fièvre spirituelle, ont communiqué dans une ferveur unanime en un renouvellement de toutes les valeurs. L'idée d'une époque romantique correspond à un espace-temps aux configurations mal déterminables, dans le déploiement duquel un certain nombre d'hommes et d'œuvres, parmi les plus représentatifs, répondent aux inspirations spécifiques du romantisme »⁸². Réceptacle d'un moi en trompe-l'œil, le cahier d'Aline ne parle peut-être pas d'autre chose que de ces contemporanéités incertaines au sein desquelles se meuvent les individus : en phase avec ce dont est faite leur époque (ici, le journal) tout en étant discordants (ici, une singularité et un « moi » escamotés).

79. Daniel Madelénat, *L'intimisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 82.

80. Brigitte et José-Luis Diaz, « Le siècle de l'intime », in Anne Coudreuse et Françoise Simonet-Tenant [dir.], *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 117-146, p. 122 et p. 125.

81. Michael Löwy et Robert Sayre, *Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992, p. 40-41.

82. Georges Gusdorf, *Le romantisme*, Paris, Payot & Rivages, 1993 (1^{re} édition 1982-1983), 2 tomes, tome I, p. 12.